



Universiteit
Leiden
The Netherlands

Jeu d'argile: céramique, identité culturelle, créolisation. Une étude archéo-anthropologique de la céramique des sociétés caribéennes multiculturelles de la période précoloniale à nos jours

Jacobson, K.F.

Citation

Jacobson, K. F. (2023, April 4). *Jeu d'argile: céramique, identité culturelle, créolisation. Une étude archéo-anthropologique de la céramique des sociétés caribéennes multiculturelles de la période précoloniale à nos jours*. Retrieved from <https://hdl.handle.net/1887/3590183>

Version: Publisher's Version

License: [Licence agreement concerning inclusion of doctoral thesis in the Institutional Repository of the University of Leiden](#)

Downloaded from: <https://hdl.handle.net/1887/3590183>

Note: To cite this publication please use the final published version (if applicable).

Section I :

CONCEPTUALISATION

D'hier à aujourd'hui : tradition céramique et étude céramique

Dans la région Caraïbe, la production de poterie a été attestée jusqu'au début du 20^{ème} siècle chez les Amérindiens de la Dominique (Delawarde, 1938) et les Garifuna de Saint-Vincent (l'Anonyme de Saint-Vincent cité par Allaire, 1977, p. 44). Ce savoir-faire a par la suite disparu, limitant nos connaissances sur cet artisanat. A partir des sources historiques qui « décrivent » les populations de la période de contact ainsi que de l'observation ethnographique de potiers caribéens contemporains traditionnels, une étude des traditions céramiques peut être menée. Celle-ci vise à essayer de caractériser les traditions techniques dans une perspective de *longue durée* (Braudel, 1958, 1969), en tenant compte de la complexité et de l'hétérogénéité qui caractérise la région Caraïbe.

2.1 Étude des céramiques archéologiques de la Caraïbe

2.1.1 Les populations des céramistes à la période de contact

L'arrivée des Européens inaugure l'époque dite Historique ou période de contact. La Caraïbe est alors peuplée de quelques groupes linguistiques et culturels, tels que les dénommés « Taïno », Cigüayo, les Macorix (Hispaniola), les Lucayo (Turks et Caïcos, Bahamas), Kalinago/Kalipuna (Petites Antilles) (par ex. Keegan & Hofman, 2017 ; Ulloa Hung, 2013). Cependant la mauvaise compréhension européenne des dynamiques et interactions en place dans la région a forgé une représentation simpliste et dichotomique des populations, opposant d'un côté les gentils Taïno des Grandes Antilles et de l'autre les méchants et belliqueux Caraïbes des Petites Antilles (Bérard, 2004 ; Hofman *et al.*, 2008a). Cette vision manichéenne de la région a persisté jusqu'à être intégrée comme des catégories, relayées par les chercheurs européens qui ont réduit les habitants de la Caraïbe à deux grands peuples. Il est intéressant d'observer que cette classification a aussi été reprise par les descendants amérindiens qui se réclament Taïno ou néo-Taïno dans les Grandes Antilles (citons Barreiro, 2006 ; Forte, 2002, 2005 ; Haslip-Viera, 2001, 2015). Le terme Taïno a été introduit par Rafinesque au 19^e siècle (Curet ,2005, 2014 ; Curet & Oliver, 1998 ; Curet *et al.*, 2004 ; Deagan & Crucent, 2002 ; Fewkes, 1904 ; García Arévalo, 2012 ; Guarch Delmonte, 1978 ; Harrington, 1935 ; Hofman, 1993 ; Jimenez Lambertus, 2012 ; Keegan, 2013 ; Loven, 1935 ; Olivier, 2009 ; Rafinesque, 1836 ; Rodríguez Ramos, 2010 ; Rouse, 1992 ; Siegel,

2004, 2010 ; Véloz Maggiolo, 1989, 1991, 1993 ; Wilson 1990, 2007)¹¹. Le terme Taïno définirait « une constellation diverse de cultures autochtones qui habitaient dans les Grandes Antilles » (Curet, 2014, p. 470 ; De La Luz-Rodríguez, 2011, p. 94 ; Sued Badillo, 1978). Les Taïno seraient gentils, nobles et bons en opposition aux agressifs et sauvages Caribes des Petites Antilles (voir Curet, 2014 ; Whitehead, 2002). Aujourd’hui, Taïno est un terme communément repris en linguistique, en archéologie, en anthropologie ou encore en histoire, pour parler de populations issues d’un ancêtre commun et qui partagent leur culture, langues, avec un développement social et politique proche. Dans les Petites Antilles, les descendants Amérindiens – nommés Caraïbes insulaires¹² par les chroniqueurs français pour les différencier des Caribes du continent – ont gardé cette appellation avant de s’autoproclamer Kalinago en 2015.

A la fin de la période précoloniale, les Petites Antilles sont une zone de brassage continue de population, d’objets et d’idées entre les îles et la zone côtière du continent sud-américain (Boomert, 2000 ; Bright, 2011 ; Curet & Hauser, 2011 ; Hofman & Bright, 2010 ; Hofman & Hoogland, 2014 ; Hofman *et al.*, 2007, 2014, 2020b, 2021 ; Keegan & Hofman, 2017 ; Mol, 2014). Les Kalinago/Kalipuna¹³ sont impliqués dans des réseaux et alliances dont les relations inter-îles sont décrites par les premières sources historiques comme faisant partie de leur coutume (citons Anonyme, 1975 [1659] ; Anonyme de Carpentras, 2002 ; Breton, 1665, 1666 ; Chanca, 1988 [1494] ; Coppier, 1645 ; Du Tertre, 1667-1671 ; Labat, 2005 [1722] ; Nicholl, 1605 ; Pinchon, 1961 ; Rochefort, 1658). Dans ces textes, ils y sont décrits comme des Caraïbes insulaires, peuples mélangés notamment d’un point de vue linguistique, parlant une langue diglossique (pidgin) basée sur l’Arawak maipuran avec des emprunts de langue Carib (Allaire, 2013 ; Bérard, 2004 ; Boomert, 1986 ; Delawarde, 1937, 1938 ; Delpuech, 2001 ; Grunberg, 2011 ; Hofman, 1993 ; Hofman *et al.*, 2021, 2022a ; Honychurch, 2000 ; Petitjean Roget, 2015a ;

11 Rouse (1992) distingue des Taïno de l’ouest (qui peuplent Cuba, la Jamaïque et les Bahamas), les Taïno de l’est (allant des îles vierges à la Guadeloupe) et les Taïno classiques / Central (qui peuplent Hispaniola et Porto Rico). Son système se base sur un groupe central qui partage des pratiques et croyances religieuses et ceux qui sont à la périphérie avec des manifestations moins élaborées. A la notion de Taïno est apparu le terme subTaïno pour caractériser les aires culturelles dans le temps et l’espace (Rouse, 1992 , p.165).

12 Caraïbe est un mot tupí du Brésil (chamane, sorcier) et vient de l’espagnol Caribe et Caribs en anglais, nom donné par les colonisateurs. En espagnol il est dérivé de *canibe* qui donna cannibale, caractéristique donnée aux populations des Petites Antilles, sauvages, aux pratiques anthropophages, ce qui donna aux espagnols « le droit » de les réduire en esclavage (Bérard, 2004)

13 Les Caraïbes insulaires ont des noms différents selon leur genre. Les hommes se nomment Kalinago, terme issu du nom de leur groupe du continent Kali’na auquel ils ont adjoint le suffixe *go*. Les femmes utilisent un terme Kalipuna issue de l’Arawak maipuran (Hoff, 1995 ; Taylor, 1977 ; Taylor & Hoff ,1980).

Taylor & Hoff, 1980 ; Hulme & Whitehead, 1992)¹⁴. Bien que les Kalinago/Kalipuna soient proches culturellement des Kali'na/Galibi du continent sud-américain, il apparaît plus vraisemblable qu'ils soient issus d'une ethnogenèse dans les Petites Antilles (Boomert, 2016 ; Hofman & Hoogland, 2012 ; Hofman *et al.*, 2015, 2019, 2021). La culture matérielle que les archéologues ont attribuée aux Kalinago/Kalipuna est la série mixte Cayoïde (voir plus bas). Après le débarquement des Européens, par le décret de 1503 de la Reine Isabel d'Espagne, les Petites Antilles deviennent une zone de main d'œuvre qui permet aux Espagnols de réduire en esclavage les Kalinago/Kalipuna. Pendant près d'un siècle et avant l'installation des Français et Anglais dans les Petites Antilles, les populations amérindiennes ont connu des interactions, confrontations et échanges avec les Européens. Ces phénomènes ont profondément bouleversé la structuration sociétale, participant à la réorganisation des réseaux d'alliances des Kalinago/Kalipuna (Cody, 1995 ; Cody Holdren, 1998 ; Grunberg, 2011 ; Hofman *et al.*, 2014, 2019, 2020b, 2021 ; Mans, 2018 ; Shafie *et al.*, 2017 ; Ulloa Hung & Valcárcel 2017 ; Whitehead, 1995). Il y a donc création d'une nouvelle identité Kalinago (Rostain *et al.*, 2021, p. 22) constituée de communautés diverses qui se mélangent, se métissent. Dès lors, les Kalinago/Kalipuna du 17^{ème} siècle, que décrivent les chroniqueurs européens sont très différents de ceux rencontrés par Colomb en 1493 et présentés par le Père de La Borde dès 1674 (p.4, dans Grunberg, 2011, p.16 ; van den Bel, 2020).

Dans les Grandes Antilles, les populations Taïno de la côte Nord d'Hispaniola, que Christophe Colomb « rencontre » lors du débarquement sur l'île, seraient d'après les chroniques historiques des Taïno classiques, des Cigüayo et des Macorix situés au nord de l'île (Herrera Malatesta, 2018 ; Oliver, 2009 ; Petitjean Roget, 2015a ; Vega, 1990 ; Ulloa Hung, 2013 ; Véloz Maggiolo, 1993). Selon certains chercheurs, les deux ethnies seraient un seul et même groupe ; d'autres chercheurs parleraient même des Cigüayo-Macorix (Ulloa Hung, 2013, p. 82). Il semble néanmoins que ces distinctions soient basées sur des critères physiques, linguistiques ou géographiques qui sont difficiles à attester de nos jours (voir Malatesta Herrera, 2018 ; Oliver, 2009 ; Véloz Maggiolo, 1993) et ne correspondent pas à des différences génétiques selon les

14 Les linguistes ont observé une diglossie chez les Kalinago/Kalipuna avec la langue Arawak parlée par les femmes et un pidgin, langage utilisé par les hommes (mélange de langue Arawak avec des mots de langue Caribe et quelques mots français). « Pour ce qui est de l'origine de cette langue des hommes, de nombreuses discussions sont encore en cours entre les linguistes. Elles opposent ceux qui pensent qu'elle est le fruit d'une migration de guerriers de langue caraïbe se mélangeant avec des femmes de langue Arawak à ceux pensant qu'elle s'est créée suite à des contacts commerciaux et guerriers entre des hommes Kalinago de langue arawak et des populations continentales de langue caraïbe. ». « Lors de nombreux contacts, au cours d'échange ou de guerres avec les groupes Kali'na du continent (de langue Caribe), le vocabulaire des hommes a incorporé des mots caribes, créant une langue mixte, un pidgin, à la fois outil de communication et probable marqueur de prestige et de différence entre les sexes » (Grunberg, 2011, p. 12 ; voir Granberry & Vesceilius, 2004 ; Hoff & Taylor, 1980).

dernières recherches dans le domaine (Fernandes *et al.*, 2021). Ainsi, il faut voir « le Taïno comme équivalant d'un large spectre ou d'une mosaïque de groupes sociaux avec diverses formes d'expression de leur identité. En ce sens, ils ne s'identifient pas à l'utilisation conventionnelle du terme au singulier, mais l'assimilent plutôt à une diversité d'expressions culturelles et sociales qui interagissent et négocient leurs identités dans des contextes et des moments différents » (Ulloa Hung, 2014, p. 84)¹⁵. Les groupes Taïno partagent une certaine unité linguistique, culturelle, sociale et politique. Ce sont des sociétés hiérarchisées et organisées en structures politisées, nommée *cacicazgos* par les espagnols, où les élites contrôlent le travail et exercent une domination socio-politique (Curet & Oliver, 1998 ; Torres, 2013). Les éléments constituant la vie sociale, religieuse ou encore idéologique des différentes communautés « Taïno », seraient un syncrétisme, résultat d'interactions et de négociations qui pourraient être regroupées sous le concept de *Tainoness*¹⁶ (Oliver, 2009 ; Rodríguez Ramos, 2007, p.312-313, 2010 ; Wilson, 2007)¹⁷.

Il faut cependant retenir que les Grandes Antilles ne sont pas une agrégation de groupes fédérés en une même culture et une langue commune (Hofman & Carlin, 2010) ; organisés dans des réseaux d'alliances et d'échanges (Hofman, 2019 ; Hofman *et al.*, 2010 ; Mol, 2011 ; Ulloa Hung, 2014), la région représente un patchwork multiculturel de groupes d'origines diverses tant dans leurs traditions, langues que dans leur organisation sociale (Curet, 2003, 2006 ; Curet & Hauser, 2011 ; Hofman & Carlin, 2010 ; Oliver, 2009 ; Rodríguez Ramos, 2011 ; Ulloa Hung, 2013, p. 88-89 ; Wilson, 1993).

Ainsi, les Grandes, comme les Petites Antilles sont des régions multiculturelles où vivent et circulent de nombreux groupes. Afin de mieux appréhender ces groupes et leur occupation de

15 D'autres auteurs (Curet, 2006; Petersen *et al.*, 2004; Torres Etayo, 2006) ont reconnu que le terme Taïno « assumé à la manière d'une construction archéologique traditionnelle est inopérant dans la mesure où il ne se réfère pas à une substance réelle. Il ne s'identifie à aucun groupe ethnique lié ou apparenté à une culture et une langue homogènes. » (Ulloa Hung, 2014, p. 84).

16 Le terme *Tainoness* est inadapté car « il suggère l'universalité plutôt que la variabilité des caractéristiques ethniques, sociopolitiques, culturelles et linguistiques, des types d'architecture monumentale et des traditions religieuses des Grandes Antilles, qui, en revanche, ont été jugées extrêmement hétérogènes. En outre, le terme implique une certaine forme d'appartenance ou d'identité ethnique globale, inexistante » (Boomert, comm.pers. 2022). A la place de *Tainoness*, Olivier (2009) et Curet (2014) proposent l'utilisation du concept africaniste de Réservoir symbolique (McInstosh, 1998, p. 16) où les différents groupes y puisent des symboles auxquels ils donnent des significations et expressions avec des variations qui peuvent être à la fois diachroniques et synchroniques (Curet, 2014).

17 Selon Rodríguez Ramos (2007, p. 312–313), dans le concept de *Tainoness* « les diverses représentations résultaient des négociations variables dans lesquelles au moins une partie des peuples des îles engagés afin de faciliter leurs interactions tout en conservant leurs différences. Dans certains cas, des éléments taïnoness montrent un syncrétisme variable des récits idéologiques que pourrait avoir été dérivée d'histoires ancestrales de chacun des différents groupes qui ont habité les îles où ce spectre s'est manifesté. La mosaïque de syncrétisme observée à cette époque est donc le résultat la myriade d'interactions et de négociations dans lesquelles ces différentes personnes ont été engagés dans les îles et avec les habitants des environs et régions continentales avec lesquelles ils interagissaient.»

l'archipel, dès les premières recherches dans la Caraïbe, les archéologues se sont concentrés sur la caractérisation chrono-typologique, utilisant la céramique comme marqueur culturel principal définissant les communautés amérindiennes (voir Bérard, 2019 ; Keegan & Hofman, 2017 ; Petersen *et al.*, 2004).

2.1.2 Les différentes classifications céramiques

Dans les années 60, un des pionniers nord-américains de l'archéologie caribéenne, Irving Rouse, cherche à établir un schéma chronologique pour le Venezuela et la Caraïbe (Rouse & Cruent, 1963 ; Rouse, 1964). À partir de la culture matérielle, et plus précisément de la céramique, il propose une analyse modale spatio-temporelle où le mode est la plus petite unité de son modèle de classification (Rouse, 1939, p. 313-325). « Chaque mode est donc un modèle culturel, ou un comportement standard, qui a influencé la procédure de l'artisan lorsqu'il a fabriqué son objet. Il s'agit d'une conception technique communautaire ou d'une autre spécification à laquelle les artisans se sont conformés » (Rouse, 1964, p.18). Les *modes*¹⁸ ou attributs spécifiques impliquent des traits diagnostiques (pâte, décoration, traitement de surface), « des modes opératoires¹⁹ » qui s'attachent aux techniques de façonnage et à l'utilisation des artefacts, ou encore des attributs morphologiques (Rouse, 1939, p.11, 1960, p. 317-318). Le *style* ou *complexe* regroupe des ensembles archéologiques présentant plusieurs modes ou attributs communs répartis sur une zone géographique restreinte ou une île, comme dans le cas des Petites Antilles (Keegan & Hofman, 2017 ; Rouse, 1992)²⁰. La *série* est une « ligne de développement », une succession de styles partageant des traits et des ancêtres communs dans un lieu particulier à travers le temps (Petersen *et al.*, 2004, p. 21 ; Rouse, 1964, p.50). Enfin la *sous-série* correspond à un ensemble de styles présentant des critères semblables à la série mais répartis sur une aire géographique plus restreinte, pouvant mieux répondre aux problèmes de migrations multiples. Cette dernière catégorisation a été empruntée à Vescelius (1980) et intégrée au modèle roussien par la suite (Rouse, 1992). La détermination du nom du style, de la série et de la sous-série s'est faite à partir du nom du site où les modes caractéristiques ont été identifiés pour la première fois, auquel a été ajouté le suffixe « *oïde* » (qui signifie « ressemble à ») pour la série et le suffixe

18 « Les modes de représentation peuvent être considérés comme analogues aux habitudes, que les artisans ont appris à exécuter en imitant les autres artisans de la communauté. Les modes constitués de dessins, d'autre part, la nuit être conçus comme des motifs visuels, qui ont guidé l'artisan comme mensonge fait les artefacts. De même, les modes qui spécifient certaines qualités matérielles dans les artefacts sont des idées auxquelles l'artisan se conforme en fabriquant les artefacts » (Rouse, 1964, p. 19).

19 Les modes opératoires sont aussi appelés *procedural modes* (Rouse, 1960, p. 318).

20 Rouse a aussi mis en évidence le *ware*, basé sur un élément descriptif particulier mais aussi sur différents critères tels que le matériel de forme et d'autres aspects de décorations. Un style peut disposer de plusieurs *ware*/types (Faber Morse & Rouse, 1998; Rouse, 1992).

« *an* » pour la sous-série. Ainsi, apparaissent les séries Saladoïde, Ostionoïde ou encore Troumassoïde, et de nombreuses sous-séries parmi lesquelles le Saladoïde cedrosan, l'Ostionoïde meillacan, l'Ostionoïde chican, ou encore le Troumassoïde suazan. Il est important de noter que même si les seuls critères stylistiques sont retenus dans les études de Rouse, il a défini les styles en tenant compte à la fois des pâtes, des techniques d'ébauchage et de finition, ainsi que des formes et décors (Rouse, 1964).

A l'instar de Rouse, d'autres chercheurs ont proposé des modèles variés pour appréhender l'analyse céramique. L'une des autres méthodes employées est celle du type-variété qui consiste à déterminer des typologies pour décrire des variétés de styles céramiques à partir des formes ou encore des décorations. Elle a été utilisée par Bullen (1962, 1964), Bullen et Bullen (1972) Hoffman (1967, 1979), Sear et Sullivan (1978), Haag (1965) ou encore par Petitjean Roget et Petitjean Roget (Petitjean Roget, 1968, 1970). En 1970, les chercheurs Véloz, Vargas et Sanoja ont appliqué une classification des tessons par ware/décoration, puis par forme/taille des récipients pour créer des profils de poterie (pour chaque unité fouillée) organisés en sériation de phase (équivalent au style de Rouse). Allaire (1977) a utilisé une classification forme/décoration établie par Shepard (1956) et basée sur une corrélation entre la forme des vases et les modes de décoration. D'autres méthodologies ont été pensées et appliquées pour l'étude du mobilier céramique. Citons Robinson (Robinson *et al.*, 1985) et sa classification par types de vases en fonction de la pâte, la fabrication, la forme et la fonction, ou encore Wilson (1989) qui a entrepris une classification céramique basée sur la présence/absence d'attributs.

Des modèles « locaux » ont aussi vu le jour dans la région. Ainsi, Pinchon (1952) a classé les vases par formes/décoration et par fonction d'utilisation (d'après les modèles ethnographiques). Il obtient des vases à fonction domestique (décoration simple ou absente) et rituelle (décoration élaborée). Harris (1976, 1978 ; 1995 ; 2001) crée son modèle ethnotypologique qui consiste à classer les céramiques par formes des récipients et modes de décoration, pour ensuite composer des assemblages de récipients compatibles aux styles de Rouse (voir Espenshade, 2000). Citons aussi le modèle de la grammaire générative (*generative gramatical*) de Roe (1989). Au cours des dernières années, Hofman (1993) a mis en place une approche multidisciplinaire combinant des variables à la fois stylistiques, morphologiques, technologiques, archéométriques et ethnographiques, où la céramique est un apport fondamental pour comprendre les sociétés. En combinant des données céramiques diverses et complémentaires, Hofman propose une nouvelle lecture des dynamiques sociales des sociétés amérindiennes (Hofman *et al.*, 2008c).

Les études stylistiques vont longtemps dominer les recherches sur la céramique mais de nouvelles techniques d'analyses, plus intrinsèques au matériau céramique, à son utilisation et aux choix technologiques vont voir le jour.

2.1.3 Les nouvelles analyses céramiques

A la fin du 20^{ème} siècle, les études pétrographiques se multiplient dans la région. Elles permettent d'établir la composition minéralogique de la pâte argileuse et ainsi de déterminer l'origine des dégraissants, des argiles et donc des sources d'approvisionnement en matières premières (Carini, 1991 ; Catlin *et al.*, 2005 ; Conrad *et al.*, 2008 ; Cox O'Connor 1997 ; Cox O'Connor & Smith, 2001, 2003 ; Crock, 2000 ; Crock *et al.*, 2008 ; Curet, 1997 ; Degryse *et al.*, 2018 ; Descantes *et al.*, 2008 ; Fitzpatrick *et al.*, 2008 ; Fuess, 2000 ; Fronteau & van den Bel, 2021 ; Hofman *et al.*, 2005, 2007, 2008b ; Hofman & Jacobs, 2000-2001, 2004 ; Isendoorn *et al.*, 2008 ; Lawrence *et al.*, 2016, 2021 ; Lundberg *et al.*, 2002 ; Pavia *et al.*, 2013 ; Siegel *et al.*, 2008 ; Scott *et al.*, 2018 ; Stienaers *et al.*, 2020 ; Ting *et al.*, 2016, 2018). Ces études sont complétées par des analyses archéométriques tels que la spectrométrie de Fluorescence X (XRF), la spectrométrie Raman ou encore les analyses par activation neutronique (NAA) qui permettent de déterminer la signature géologique des matières premières. D'autres études se développent, parmi lesquelles la tracéologie. Grâce aux techniques d'analyses microscopiques, elles permettent de déterminer les traces d'usure laissées par les outils lors de leur utilisation. Cette technique a été employée sur le lithique mais aussi le coquillage, le corail et dans de rares cas sur la céramique (van Gijn & Hofman, 2008 ; van Gijn & Lammers-Keijsers 2010 ; van Gijn *et al.*, 2008 ; Rodríguez Suarez & Pagán Jiménez, 2008). Enfin, au cours des dernières années, des recherches sur les grains d'amidons et les matériaux organiques se sont multipliées sur les vases et notamment sur les platines en céramique. Elles ont permis de mieux appréhender l'utilisation et la consommation des plantes (Ciofalo, 2020 ; Ciofalo *et al.*, 2019, 2020 ; Hofman *et al.*, 2020c, 2022a ; Pagán Jiménez, 2007, 2008 ; Pagán-Jiménez *et al.*, 2015).

D'autres études, technologiques et issues de l'archéologie culturelle, connaissent un essor florissant dans la Caraïbe dès les années 80. Suivant le concept français de la chaîne opératoire, ces études permettent de décrire les séquences de production lithique, céramique mais aussi lapidaire, métallique, coquillère ou encore pour le corail (Hofman *et al.*, 2008b, p. 5). D'abord dans les territoires français (Allaire, 1985 ; Bérard, 2001 ; Bonnissent, 2008 ; Serrand, 2002), les études des processus de fabrication se diversifient dans les autres îles, notamment pour la poterie (Bloo, 1997 ; Casale, à paraître ; Casale *et al.*, 2021, 2022 ; Chapuis, 2021 ; Curet, 1997 ; Davies, 2020 ; Harris, 1995 ; Ernst, 2016, à paraître ; Ernst & Hofman, 2019 ; Graves, 2020 ; Hofman *et*

al., 1993, 2008b, 2008c, 2022 ; Jacobson, 2002 ; Jouravleva & La Roza Corzo, 2003 ; Roe ; 1989)²¹. Les archéologues peuvent ainsi identifier des séquences de façonnage particulières ou encore différencier des assemblages (Bonnissent, 1995 ; Hofman, 1993 ; Hofman *et al.*, 2003).

Ces études technologiques en archéologie se développent en même temps que les études ethnoarchéologiques, qui se sont multipliées dans la région Caraïbe. Toutes ces recherches menées autour de la céramique dans le bassin caribéen visent à répondre à des problématiques de dynamiques socio-culturelles et d'occupation de l'archipel par des groupes amérindiens. Différentes approches ont été proposées (voir ci-dessous) sans qu'elles connaissent un développement majeur, comme les études morphologiques intégrées dans notre étude.

2.1.4 Les différentes approches chronologiques

La chronologie en place dans la Caraïbe est en grande partie issues des travaux de Irving Rouse dont le modèle construit a permis de poser les bases du cadre chrono-culturel de l'archipel dans une vision globale (Cruxent & Rouse, 1969 ; Faber Morse & Rouse, 1998 ; Rouse, 1939, 1948a, 1948b, 1948c, 1951, 1952, 1961, 1964, 1966, 1970, 1974, 1976, 1985, 1986, 1989, 1992 ; Rouse & Alegria, 1990 ; Rouse & Allaire, 1978 ; Rouse & Faber Morse, 1998, 1999 ; Rouse *et al.*, 1995). Sa méthode est basée sur l'élaboration d'ensembles culturels archéologiques à partir de styles établis et selon une approche taxonomique avec plusieurs degrés de filiation (voir section 2.1.2). Ainsi, sur le même principe de classification établie pour le Venezuela (Cruxent & Rouse, 1963), Rouse développe un schéma chronologique nommé Paléo Indien, Méso Indien ou Période 1, Période II (divisée en sous période A et B), Période III (divisée en sous périodes A et B) et Période IV. Novateur et fondamental, aujourd'hui le modèle de Rouse montre ses limitations. En effet, son modèle taxonomique passe par l'étude des cultures matérielles pour comprendre des groupes par une approche historico-culturelle (Rouse, 1939, 1960, 1966, 1972, 1992 ; Rouse & Allaire, 1978). Cependant ce modèle linéaire n'est pas une représentation de l'évolution culturelle de la Caraïbe qui est le « produit d'interactions complexes entre groupes locaux » (Keegan, 2001, p. 237).

Aujourd'hui, des approches distinctes sont proposées pour répondre aux nouvelles problématiques de recherche. Celles-ci s'intéressent aux processus de peuplement, d'occupation et d'interactions entre les groupes, à l'organisation intra-site, à l'organisation socio-politique, aux modèles de consommation ou encore aux recherches technologiques. Ces problématiques font intervenir un large champ de disciplines, tel que l'archéozoologie, la paléobotanique, et de

21 Notons aussi Rostain (1990, 1992, 1994) ; Coutet (2010) pour la Guyane française.

recherches en lien avec le paysage culturel, l'analyse des phénomènes migratoires ou encore les études des systèmes socio-politiques (citons, entre autres²², les travaux de Bérard, 2004 ; Boomert, 2000 ; Callaghan, 1990 ; Grouard, 2001 ; Hofman, 1993 ; Hofman & Hoogland, 1999 ; Keegan, 1985, 1997 ; Pagán Jiménez, 2002 ; Pestle *et al.*, 2013 ; Petersen *et al.*, 2004 ; Rodríguez Ramos, 2010 ; Serrand, 2002 ; Siegel, 1989 ; Ulloa Hung, 2013 ; Véloz Maggiolo, 1991, 1993 ; Wilson, 1997). Parmi les autres approches qui ont eu un impact dans la caractérisation chronologique de la Caraïbe, il y a celle de Véloz Maggiolo (1984, 1991). Pour les Grandes Antilles, il a proposé une étude des « modes de production » ou mode de vie (*modo de vida*), basée sur un « système comprenant trois niveaux supposés qui permettent d'élaborer une description globale des sociétés : la culture, le mode de vie et la formation socio-économique » (Dacal Moure & Rivero de la Calle, 1984 ; Vargas-Arenas, 1985, 1986, 1989 ; Véloz Maggiolo 1984, 1991). D'autres chercheurs ont tenté de proposer des approches alternatives. Citons celle de Goodwin (1979) qui a eu recours à une approche basée sur les modes de vie écologiques et culturels des communautés. Chanlatte Baik (1981, 1995, 2014) a utilisé le modèle du « schéma culturel antillais » (*esquema cultural antillano*) basé sur les systèmes économiques et les relations de production développées par les archéologues cubains Tabio et Rey (1966). En 1985, Allaire se penche sur les différences de développement régional entre les Grandes et les Petites Antilles. Il se base sur le cadre établi par Rouse sans donner une place importante aux mouvements migratoires (Rodríguez-Loubet, 1992, p. 115). Oliver (1989) a combiné plusieurs schémas de classification pour proposer une classification hiérarchique de la macro-tradition à la sous-tradition en passant par la tradition, puis du complexe/style à la phase. En 1992, Rodríguez-Loubet a mis en place un modèle sur les interactions entre les populations des îles de la Caraïbe et celles du continent sud-américain ; ce modèle prend en compte les changements de styles céramiques et des événements sociaux²³ (Bérard, 2018, p. xii). Hofman, propose dès 1993, un modèle d'interactions inter-insulaires et en 2010 (Hofman *et al.*, 2010), un modèle pan caribéen de mobilité et échange. Celui-ci prend en compte les aspects stylistiques et morphologiques, la technologie céramique à travers l'ethnographie, ainsi que d'autres matériaux. A cela elle intègre les mobilités d'idées et de populations pour proposer une chronologie tenant compte des réseaux d'interactions et d'échanges régionaux (Hofman & Bright, 2010 ; Hofman

22 La liste citée est non exhaustive et correspond à la multiplication des projets à la fin du 20ème/début 21ème siècle.

23 Il distingue trois horizons : archaïque, formatif et caribéen (ancien, moyen et final). Le formatif ou anthropisation des îles, le Formatif ou la néolithisation et enfin le caribéen divisé en 3 étapes dans la progression des groupes : Caribéen ancien, moyen et récent. Cet essai de caractérisation chronologique, n'a pas connu de succès et n'a pas été repris.

et al., 2008c). En 2004, Keegan développe son « approche du chaos » (*chaos approach*), approche plus généralisée, reconnaissant que « tout était en flux tout le temps » (Keegan, 2004 ; Keegan & Hofman, 2017, p. 20). Bonnissent (2008) a repris la terminologie rousienne d'une chronologie séquencée en trois principales périodes, et propose de parler du Paléo Indien, Méso Indien et Néo-indien²⁴. Enfin, dans la continuité des nouvelles méthodes, Bérard (2018, p. xiii-xiv) a créé un nouveau modèle de caractérisation pour les Petites Antilles qui prend en compte toutes les caractérisations culturelles antérieurement inspirées de Rouse et de la recherche des dynamiques sociales d'occupation voulue par Hofman (1993), Delpuech et Hofman (2004) et Hofman, Bright et Rodríguez Ramos (2010).

Les études menées ces dernières années pour appréhender les sociétés amérindiennes de la Caraïbe « ont montré comment les communautés, réparties dans les différentes îles, ont su créer et entretenir des relations régulières qui leurs ont permis de faire de la Caraïbe insulaire un espace culturel si ce n'est homogène en tout cas cohérent » (Bérard, 2018, p. 28). Ces relations correspondent aux nombreuses interactions inter-insulaires qui existaient entre les groupes culturels, où circulaient aussi bien des personnes, des animaux ou encore des matières premières (par ex. Boomert, 2000 ; Crock, 2000 ; Hofman 2019 ; Hofman *et al.*, 2007, 2014, 2010 ; Hofman & Hoogland, 2011 ; Keegan & Hofman, 2017 ; Knippenberg, 2006 ; Laffoon, 2012 ; Mol, 2014 ; Rodríguez Ramos, 2010 ; Rodríguez Ramos & Pagán-Jiménez, 2006). Toutes ces nouvelles recherches tentent de sortir des cloisonnements historiques hermétiques dans lesquelles les groupes culturels ont été enfermés. Dès lors, elles permettent de promouvoir les interactions, la diversité et le dynamisme qui règnent dans la caraïbe amérindienne (Hofman *et al.*, 2010, 2021).

2.2 L'occupation de l'archipel caribéen

« Les communautés précoloniales de l'archipel de la Caraïbe n'étaient pas insulaires. La répartition discontinue des ressources naturelles, l'orientation maritime des Amérindiens de la Caraïbe et la complexité de l'interaction sociale régionale ont fait que le paysage insulaire précolonial de la Caraïbe était dynamique et fortement interconnecté » (Hofman *et al.*, 2007, p. 243).

Les archéologues distinguent plusieurs moments dans les dynamiques d'occupations de l'archipel, réparties en Âges et phases. L'Âge Archaïque correspond aux premières traces de peuplements vers 4500 av. J.-C. provenant du nord-ouest de l'archipel caribéen (Hofman &

24 Les trois périodes proposées par Bonnissent en 2008 sont le Paléo indien (Âge Lithique ou Âge de la taille de pierre), le Méso indien (Âge Archaïque ou Âge du polissage des outils en pierre, coquille et os) et le Néo-indien (Âge Céramique ou Âge de la céramique et de l'agriculture) (Bonnissent, 2008, p. 8, 10). Le Néo-indien est divisé en 2 phases qui sont de le Néo-indien ancien ou *Early Ceramic Age* et Néo-indien récent ou *Late Ceramic Age*.

Antczak, 2019 ; Rodríguez Ramos *et al.*, 2013). L'Âge Céramique correspondant à de nouvelles migrations et l'arrivée d'horticulteurs-potiers venus du Venezuela vers 400 av. J.-C. (Bérard, 2013b) a été divisé en deux, l'Âge Céramique ancien (*Early Ceramic Age*) et l'Âge Céramique récent (*Late Ceramic Age*). Ce dernier est séparé en deux phases, une phase ancienne (*Early phase*) et une phase récente (*Late phase*) (Keegan & Hofman, 2017, p. 51-82, 209-210 ; Petersen *et al.*, 2004). Le modèle français découpe l'Âge Céramique en quatre périodes : le Céramique ancien, moyen, récent et tardif (Bérard, 2018, p. xviii-xxi)²⁵. D'autre part, des études récentes d'ADN d'anciens Amérindiens (Fernandes *et al.*, 2021 ; Nägele *et al.*, 2020 ; Schroeder *et al.*, 2018) ont permis d'éclairer nos connaissances sur les vagues migratoires d'occupation et de peuplement de l'archipel caribéen.

2.2.1 L'Âge Archaïque

Les migrations durant l'Âge Archaïque trouveraient leurs origines en Amérique centrale ou en Amérique du Sud. Les premières traces humaines dans les îles datent de 7700 et 6100 av. J.-C. (cal. 8000 B.P.) à Trinidad (Boomert, 2000 , p. 57 ; Pagán-Jiménez *et al.*, 2015 ; Keegan & Hofman, 2017). Cependant les premiers sites d'occupations datent d'environ cal. 5500/5000 av. J.-C. et se situent au nord-ouest de l'archipel caribéen, à Cuba, Porto Rico, Hispaniola, Saint-Martin, Cuba et plus au Sud à Curaçao (Bérard, 2018 ; Napolitano *et al.*, 2019 ; Rodríguez Ramos *et al.*, 2013). L'occupation des îles par des groupes de chasseurs-pêcheurs non-sédentaires fut rythmée par les saisons, l'accès aux ressources et en fonction des activités (Bérard, 2018 ; Delpuech & Hofman, 2004 ; Hofman, 2013 ; Hofman & Hoogland, 2011 ; Hofman & Antczak, 2019 ; Hofman *et al.*, 2006)²⁶. Les sites ont livré des outils en silex, en pierre et en coquillage (Crock *et al.*, 1995 ; Cherry *et al.*, 2012 ; Davis, 2000 ; Hofman & Hoogland, 2003 ;

25 Bien qu'une présentation française soit en vigueur, elle n'est utilisée que dans les îles françaises. J'ai donc décidé de suivre la présentation chronologique selon le modèle anglo-saxon. Le modèle français découpe l'Âge céramique en 4 périodes : le Céramique ancien, moyen, récent et tardif (Bérard, 2018 , p. xviii-xxi) alors que le modèle anglophone découpe l'Âge céramique en 2 périodes *Early Ceramic Age* et *Late Ceramic Age* dont ce dernier comprend 2 phases *Early* et *Late*. (Keegan & Hofman, 2017, p. 51-82, 209-210; Petersen *et al.*, 2004). Il en ressort que le *Early Ceramic Age* correspond au Céramique ancien et moyen ; la *Early phase* du *Late Ceramic Age* correspond au Céramique récent et la *Late phase* du *Late Ceramic Age* correspond au Céramique tardif. Quelques archéologues en Guadeloupe et Martinique utilisent une chronologie où l'Âge Archaïque correspond au Méso Indien et l'Âge Céramique au Néolithique.

26 L'implantation côtière des sites a dû être altérée par les phénomènes naturels et climatiques entraînant la découverte de peu de sites archéologiques de l'Âge Archaïque (Crock & Petersen, 2001 ; Davis, 1982 ; Delpuech, 2004 ; Littman, 2001 ; Watters, 2001 ; Watters *et al.*, 1992; Delpuech *et al.*, 2001 ; Hofman & Hoogland, 2015). Ainsi les traces d'implantations humaines sont plus nombreuses dans les Grandes Antilles et le nord des Petites Antilles tandis que le Sud des Petites Antilles (Iles au vent) a livré peu de sites de la Période Archaïque (Bérard, 2002; Callaghan, 2010; Hofman *et al.*, 2014, 2019 ; Fitzpatrick, 2011 ; Siegel *et al.*, 2015). L'économie de subsistance est principalement tournée vers la mer (Bonnisent, 2003; 2013; Martias, 2005; Davis, 2000; Newsom & Wing, 2004 ; Nokkert *et al.*, 1995 ; Reitz, 1989). D'autre part, des preuves récentes attestent de l'introduction et l'utilisation de plantes continentales à Porto Rico dès cette période (Pagán Jiménez, 2013; Pagán-Jiménez *et al.*, 2019).

Knippenberg, 1999, 2001 ; van Gijn, 1993 ; Watters *et al.*, 1992). L'attribution culturelle de l'Âge Archaique est le Casimiroïde²⁷ et l'Ortoïroïde. C'est aussi une période présentée pendant de nombreuses années comme acéramique. Cependant l'avancée des recherches permet d'affirmer que l'Âge Archaique est plus complexe et doit être repensé (Hofman & Antczak, 2019) avec notamment une production à petite échelle de céramique domestique, aussi bien dans les Grandes Antilles que dans les Petites Antilles (Hofman *et al.*, 2015 ; Kelly & Hofman, 2019 ; Rodríguez Ramos *et al.*, 2008 ; Ulloa Hung & Valcárcel Rojas, 2002). Jusqu'en 1250 ap. J.-C., des communautés couramment dénommées « archaïques » ont perduré puis laissèrent la place à d'autres communautés des périodes de l'Âge Céramique, sans que celles-ci ne se soient mélangées (Fernandes *et al.*, 2021). Néanmoins, des groupes « archaïques » ont persisté jusqu'à la période coloniale à Cuba, comme cela avait déjà été observé en linguistique et en anthropologie (Fernandes *et al.*, 2021 ; Nägele *et al.*, 2020 ; Rouse, 1992).

2.2.2 L'Âge Céramique

L'arrivée d'agriculteurs, porteurs de traditions céramiques, marque le début d'une nouvelle ère que les archéologues ont dénommée l'Âge Céramique. Les chercheurs distinguent une nouvelle vague de migration qui se situe vers 400 av. J.-C. (cal 2500 B.P) en provenance du Nord de l'Amérique du Sud, principalement du bassin de l'Orénoque au Venezuela (Bérard, 2013b ; Rouse, 1986, 1992 ; Steward & Faron, 1959)²⁸. Ces nouvelles sociétés horticoles et céramistes sont de tradition Arawak et de culture Saladoïde²⁹ et arrivent dans l'archipel caribéen, passant ainsi d'un milieu forestier à un environnement insulaire (Keegan & Hofman, 2017, p. 51, 62). Keegan et Hofman (2017, p. 51) décrivent l'occupation de l'Âge céramique ancien³⁰ comme « dynamique et chaotique » en lien avec les deux hypothèses en cours. La première est le modèle de Rouse, principe des « pas japonais » (*stepping stones*), avec des migrations progressives où chaque île est occupée à un moment différent (Bérard, 2018 ; Fernandes *et al.*, 2021 ; Keegan & Hofman, 2017 ; Nägele *et al.*, 2020 ; Siegel *et al.*, 2015). L'autre hypothèse développée par Fitzpatrick (2013) préconise un saut direct du continent vers Porto Rico, sans passage par les Petites Antilles.

27 Face aux nombreuses controverses et débats concernant certains ensembles culturels, j'ai décidé de les nommer comme des séries et non des sous-séries (tel que Huécoïde au lieu de Saladoïde huecan, Chicoïde au lieu d'Ostionioïde chican), octroyant à ces ensembles culturels une dimension géographique plus large que celle initialement enregistrée à l'époque de Rouse. Dans le cas de sous-séries non remise en question et communément admises par la communauté scientifique, j'ai choisi de suivre l'appellation vulgarisée (telle que Saladoïde cedrosan).

28 La génétique ne précise pas de lieu exact d'origine mais indique une origine qui se trouve dans un environnement proche (Nägele *et al.*, 2020; Fernandes *et al.*, 2021; Schroeder *et al.*, 2018).

29 Les séries céramiques sont décrites dans la section 2.3.1

30 Âge céramique ancien ou *Early Ceramic Age*. Ces périodes correspondent au Céramique ancien et Céramique moyen.

Dans les Petites Antilles³¹, les communautés semblent avoir été impliquées dans un important réseau d'échanges à longue distance avec circulation de populations, d'idées (Hofman & Bright, 2010 ; Hofman *et al.*, 2007, 2011, 2014 ; Pagán Jiménez & Rodríguez Ramos 2006 ; Rodríguez Ramos 2020). Les assemblages archéologiques sont culturellement affiliés au Huecoïde (à partir de 400 av. J.-C.-400 ap. J.-C.), Saladoïde (400 av. J.-C.-600/800 ap. J.-C.) et Barrancoïde (300-500 ap. J.-C.). La production céramique devient stylistiquement plus diversifiée, tout en restant homogène (Bérard, 2018 ; Bonnissent, 2008 ; Chanlatte Baik & Narganes Storde, 1990 ; Hofman *et al.*, 2011 ; Hofman & Hoogland, 2004 ; Rouse & Alegria, 1990). Dans les Grandes Antilles, les communautés sont organisées en réseaux sociaux sur de grandes distances³². Les communautés agro-céramistes se multiplient et coexistent avec des communautés dites de l'Âge Archaïque, à l'ouest des Grandes Antilles (Keegan & Hofman, 2017 ; Rodríguez Ramos *et al.*, 2008 ; Ulloa Hung, 2005) avec lesquelles il n'y a pas de brassage génétique (Fernandes *et al.*, 2021) mais des brassages supposés culturels (Chanlatte Baik, 1981, 2013 ; Chanlatte Baik & Narganes Storde, 2002). Les cultures contemporaines Huecoïde et Saladoïde caractérisent ces périodes, tout comme dans les Petites Antilles (avec la culture Barrancoïde dans les îles du sud)³³. La production céramique est d'une grande qualité et finesse. Enfin, il est important de noter que durant cette période, les productions potières, lithiques et coquillères expriment un « système symbolique complexe » marqueur d'une identité culturelle partagée (voir aussi Bérard, 2018, p. xviii).

Après 600-700 ap. J.-C., se produisent des changements endogènes, avec une densification de la population entraînant l'accroissement de l'occupation des îles. Les réseaux d'échanges à longue distance diminuent, les pratiques funéraires changent (Hofman & Hoogland, 2004). Dans les Petites Antilles (période du Céramique récent), les archéologues observent une hétérogénéité culturelle. Les styles céramiques partagent certains traits, poussant certains archéologues à parler

31 Dans les Petites Antilles, l'implantation des villages se fait sur la côte ou à l'intérieur des terres. Les communautés ont une économie agricole tout en exploitant les ressources marines et terrestres pour l'alimentation et la production d'ornements (Hofman & Hoogland, 2011 ; Hofman *et al.*, 2007 ; 2014 ; Keegan, 2001 ; Allaire, 2003 ; Laffoon *et al.*, 2014 ; Petersen, 1997). Puis, les sites spécialisés se multiplient.

32 Les communautés ont eu une économie de subsistance terrestre avec une production et consommation intense du manioc (Ortiz Aguilù *et al.*, 1991 ; Pagán-Jiménez, 2013), avant qu'elles ne se tournent vers les ressources marines. Les sites de cette période sont dispersés mais restent connectés sur de longues distances. Les communautés ont produit et échangé de nombreux objets de prestige en matériaux et pierres semi-précieuses (Boomert, 2000 ; Crock, 2000 ; Crock & Petersen, 2004 ; Garcia-Casco *et al.*, 2013 ; Harlow *et al.*, 2006 ; Hofman, 2013 ; Hofman & Hoogland, 2004, 2011 ; Hofman *et al.*, 2007, 2011 ; 2014 ; Keegan, 2000, 2004 ; Keegan & Hofman, 2017 ; Knippenberg, 2006 ; Mol, 2014 ; Rodríguez Ramos, 2010, 2011, 2013).

33 Il a existé un long débat persistant entre chercheurs, visant à définir le Huecoïde comme une sous-série du Saladoïde ou une série à part entière (voir Chanlatte Baik, 2013 ; Chanlatte Baik & Narganes Storde, 2002). Aujourd'hui, il est plus communément admis de parler du Huecoïde (Rodríguez Ramos, 2010, Keegan & Hofman 2017, p. 68).

de la veine Saladoïde (*Saladoid veneer*) (Keegan, 2000 ; Keegan & Hofman, 2017), mais présentent une grande hétérogénéité, marqueur d'importantes interactions (Hofman, 1993). L'affiliation culturelle est la série Troumassoïde qui révèle un investissement technique moindre que précédemment (Allaire, 1977).

A l'inverse, les Grandes Antilles sont le théâtre de changement au niveau des structures sociales et politiques. Les villages sont organisés dans des systèmes complexes, densément peuplés. Les communautés sont intégrées dans un vaste réseau d'échanges de matières premières et d'objets de valeurs (Alegria, 1993 ; Helms, 1987 ; Hofman & Bright, 2010 ; Hofman *et al.*, 2008a, 2011 ; Keegan 2015 ; Keegan & Hofman, 2017 ; Mol 2011, 2014 ; Oliver 2009 ; Rodríguez Ramos 2010). Les ensembles culturels associés sont le Saladoïde, l'Ostionoïde et le Meillacoïde (600 ap. J.-C./ 950 ap. J.-C.) (Keegan & Hofman, 2017 ; Ulloa Hung 2014). Puis vers 950 ap. J.-C. émergent à l'est d'Hispaniola, de nouvelles formations sociales hiérarchisées, caractérisées par les chroniqueurs espagnols comme des chefferies (*cacicazgos*³⁴) (Cassá, 1992 ; Hulme, 1988). A travers des guerres, mariages ou encore alliances, les populations dites « Taïno » s'étendent dans la région. Les sociétés vont se transformer, entraînant un changement de la géopolitique régionale (Curet, 1992, 1996 ; Curet *et al.*, 2004 ; Keegan & Hofman, 2017 ; Rouse, 1992 ; Rodríguez Ramos, 2010 ; Ulloa Hung, 2013). Archéologiquement, ces transformations s'accompagnent d'une diffusion de la série Chicoïde avec des mélanges du matériel de série Meillacoïde dans de nombreux sites (Keegan & Hofman, 2017 ; Ulloa Hung 2014). C'est alors que les Petites Antilles du nord, après 1100 ap. J.-C. (période du Céramique tardif)³⁵, subissent l'influence des populations occupant les Grandes Antilles tant sur le plan culturel que dans l'organisation et la structuration sociale (Crock & Petersen, 2004 ; Hofman, 1993 ; Hoogland & Hofman, 1999 ; Righter *et al.*, 2004). Les ensembles culturels associés à cette période sont le Suazoïde dans les îles du Sud ainsi que le Troumassoïde (style Marmora Bay) et le Chicoïde dans les îles plus au nord (Hofman, 1993 ; Bérard 2011, 2018 ; Petersen *et al.*, 2004). Les Petites Antilles du Sud se retrouvent être le lieu d'interactions permanentes avec des côtes nord du continent sud-américain. Les réseaux d'échanges se tournent ainsi vers le Nord et vers le Sud, à l'origine d'une nouvelle culture Cayoïde (encore dénommé complexe Cayo) . La céramique de style Cayoïde est un mélange de la série Suazoïde (des îles du Sud) avec des séries Meillacoïde et Chicoïde (Grandes Antilles), du Koriabo (du Nord de l'Amérique du Sud) (Allaire, 1980, 1997, 2013 ; Boomert, 1986, 2000 ; Hofman, 1993, 2013 ; Keegan & Hofman, 2017). D'autres influences se retrouvent

34 Pour une critique sur la découpe du territoire d'Hispaniola en *cacicazgos*, comme avancé par les espagnols, voir Curet (1992, 2002) et Herrera Malatesta (2018)

35 L'économie alimentaire est tournée vers les mangroves dans les Petites Antilles du Nord.

sur les céramiques produites dans les Petites Antilles du Sud, provenant de la côte nord du continent sud-américain à savoir la série Arauquinoïde (600-1500 ap. J.-C.) puis la série Mayoïde (1450-1750 ap. J.-C.) (Tableau 1).

Ainsi, l'occupation des Antilles est le résultat de dynamiques complexes, en constante évolution, à la fois endogènes et exogènes, qui ont façonné les sociétés amérindiennes insulaires.

Tout au long de l'Âge Céramique, différents styles céramiques ont été produits, impliquant des communautés culturelles différentes. Cependant, cette diversité culturelle ne se reflète pas génétiquement. En effet les recherches d'Adn ancien indiquent que les individus de l'Âge Céramique ancien³⁶ sont génétiquement homogènes et partagent une origine Arawak, du nord du continent sud-américain (Fernandes *et al.*, 2021 ; Nägele *et al.*, 2020 ; Schroeder *et al.*, 2018). De plus, les groupes culturels amérindiens semblent en bien plus petit nombre que ce que les Européens ont écrit (Fernandes *et al.*, 2021). Ainsi, il n'y a pas eu de migrations distinctes, provenant d'une autre région, durant cette période et la diversité stylistique ne peut être attribuée à l'arrivée de nouvelles ethnies. Dès lors, les changements culturels seraient vraisemblablement le résultat d'interactions entre communautés de cultures différentes (Fernandes *et al.*, 2021).

³⁶ L'hypothèse de nouvelle migration ne peut être avancée pour le Céramique récent et surtout pour sa phase tardive, du fait de l'absence d'échantillon de ces périodes tardives.

Âge	Aire géographique	Chronologie selon le modèle anglophone			Chronologie selon le modèle francophone		Date	Attribution culturelle
Âge Archaïque	Petites et Grandes Antilles				Paléo-Indien		7500-2500 B.P	Casimiroïde
					Mésio-Indien			Ortoïroïde
Âge Céramique	Petites Antilles (400- 200 av. J.C.)	<i>Early Ceramic</i>	<i>Age</i>	Néo-Indien	Période Céramique ancien	500/400 av. J-C. - 350 ap. J-C.	Huecoïde	
					Période Céramique moyen	350 – 700 ap. J.-C.	Saladoïde	
		<i>Late Ceramic</i>	<i>Age</i>	Période Céramique récent	700-1100 ap. J.-C.	Troumassoïde		
				Période Céramique final	1100 ap. J.-C. – Contact	Suazoïde et Cayoïde dans les îles du Sud Troumassoïde dans les îles du Nord Mayoïde, Arauquinoïde à Trinidad et Tobago		
		Grandes Antilles (400 av. J.C.- Contact)	<i>Early Ceramic</i>	<i>Age</i>	Période Céramique ancien	400 av. J.C – 600 ap. J.-C.	Huecoïde	
					Période Céramique moyen		Saladoïde	
	<i>Late Ceramic</i>	<i>Age</i>	Période Céramique récent	600 ap. J.-C – Contact	Ostionoïde, Meillacoïde, Chicoïde			
			Période Céramique final					

Tableau 1 : Tableau récapitulatif de la chronologie caribéenne selon le système anglophone et francophone (Fait par K. Jacobson).

2.3 Vue du passé

2.3.1 Poterie archéologique : les grandes séries et styles céramiques

La céramique produite dans les Grandes et Petites Antilles a été classée en plusieurs grandes séries, associées aux diverses périodes de l'Âge Céramique. Elles sont présentées ci-dessous.

La céramique de la série **Huecoïde** (à partir de 400 av. J.-C.) tire son nom du site Sorcé/La Hueca sur l'île de Vieques à Porto Rico. Elle se trouve dans toutes les Petites Antilles et jusqu'à Porto Rico. Le matériel Huecoïde a souvent été retrouvé dans des sites contemporains contenant du matériel Saladoïde, ce qui a longtemps laissé penser que le Huecoïde était un style de la série Saladoïde (Rouse, 1992 ; Siegel, 1991, 2010). Cependant, de nombreux archéologues estiment que les céramiques Huecoïde et Saladoïde ont été produites par des groupes contemporains différents (Chanlatte Baik, 1991, 2013 ; Chanlatte Baik & Narganes Stordes, 2002 ; Rodríguez Ramos, 2010). On observe une grande variété de récipients très fins (entre 4 et 7 mm d'épaisseur), aux formes variées. Les formes connues comptent des bouteilles avec encolure arrondie, des bols simples ou sur piédestal, les inhalateurs ou encore des cruches. Une des formes caractéristiques est une représentation animale (poisson, tortue ou encore crabe) dans laquelle le vase représente le corps de l'animal auquel est ajouté une queue ainsi qu'un *adorno* zoomorphe pour la tête, le tout décoré d'incisions zonées hachurées (Hofman & Jacobs, 2000/2001). Parmi les autres décors, se retrouve les décors d'impression d'ongles, mais généralement des incisions, dont le plus répandu est le ZIC³⁷. Ces incisions sont organisées en motifs asymétriques rectangulaires ou en spirale. Les récipients sont à usage domestique.

La céramique **Saladoïde** (400 v. J.-C.-600/800 ap. J.-C.) tire son nom du site de Saladero au Venezuela. Cette série céramique se retrouve dans les Petites Antilles, Porto Rico et l'est de la République dominicaine (Lopez Belando, 2019). C'est une céramique très soignée et présentant une richesse morphologique et esthétique (Chanlatte Baik & Narganes Stordes, 2002, Keegan ; 2004 ; Keegan *et al.*, 2013). On observe une grande variété de formes, dont celles existantes dans la série Huecoïde et des formes plus complexes, elliptiques, en forme de bateau, carrées ou rectangulaires. Mais les formes de récipient les plus connues sont celles de la cloche inversée et des bols hémisphériques³⁸. Les anses sont des rubans ou en forme de D ou de *loop*. Les décors deviennent plus nombreux, plus chargés et complexes (Bérard, 2004 ; Keegan & Hofman,

37 ZIC ou Zone Incisée croisillonée est un décor d'incisions hachurées organisées dans une zone (ou cartouche) délimitée par une incision et décorée d'un motif gravé, grillagé, pointillé, hachuré. Le décor est réalisé sur une pâte à consistance cuir (Bérard, comm. pers., 2022)

38 Les formes caractéristiques changent en fonction des types ou *ware*. Ainsi les bols hémisphériques sont les plus connus pour le type ZIC et la cloche inversée pour le type peint ou *painted ware*.

2017 ; Rouse, 1992). Les décors de zones incisées croisillonées (ZIC) perdurent et on voit apparaître le décor peint nommé blanc sur rouge³⁹ qui peut être associé à des incisions (Rouse, 1992). La peinture rouge, voire rouge intense, se répand (parfois associée à de larges incisions) ainsi que la polychromie avec des combinaisons de plusieurs couleurs parmi lesquelles le blanc, le rouge, le noir, l'orange et le jaune. Les pots sont souvent engobés de rouge ou de barbotine incolore. Enfin, des *adornos*⁴⁰, modelés incisés principalement zoomorphes (ou anthropomorphes) sont ajoutés sur les anses (Keegan & Hofman, 2017 ; Keegan *et al.*, 2013 ; Rouse, 1992). Les potiers font preuve d'une créativité artistique qui a permis une grande diversité de styles uniques (Chanlatte Baik & Narganes Storde, 2002). Cependant cette hétérogénéité laisse tout de même apparaître la persistance d'un certain nombre de caractéristiques (Roe, 1989, 1995).

On observe après 600 ap. J.-C. une diversité stylistique très forte entre d'un côté les Petites Antilles du sud et les Petites Antilles du nord, et de l'autre dans les Grandes Antilles. Dans les Grandes Antilles émergent les grandes séries Ostionoïde, Meillacoïde et Chicoïde (Hofman & Hoogland, 2004 ; Wilson, 2007), tandis que dans les Petites Antilles émergent les séries Troumassoïde, Suazoïde et Cayoïde (Boomert, 2000 ; Bright, 2011), présentant toutes une grande diversité de styles.

La série **Ostionoïde** a été identifiée sur le site de Cabo Rojo à proximité de Punta Ostiones (Porto Rico) (Rainey, 1940 ; Rouse, 1992). La série émerge à la suite du Saladoïde, par interaction entre des communautés de culture Archaique et Saladoïde (Chanlatte Baik, 1990 ; Chanlatte Baik & Narganes Storde, 1990). Deux styles prédominent dans cette série, le style Punta Ostiones et Santa Elena. Le style Ostionoïde s'est étendu de Porto Rico à la République dominicaine puis à la Jamaïque, Cuba et Grand Turk (Bahamas). La céramique peut être fine ou épaisse. Les formes sont simples, des bols très arrondis et très convexes avec un bord à pointe, des anses ovoïdes, rectangulaires ou *strap*. Les surfaces ne sont pas polies et peuvent avoir été traitée avec du *black smudging* ou être de type à engobage rouge *red ware* ou type à pâte crue *crude ware* (Goodwin & Walker, 1975). Les décorations sont des appliqués, des incisions et des ponctuations (Rouse 1992 ; Chanlatte Baik & Narganes, 1990 ; Keegan & Hofman, 2017).

Le Meillacoïde (environ 800-1500 ap. J.-C.) tient son nom du site de Meillac en Haïti, bien qu'il trouve son origine dans le centre de l'île de la République dominicaine, dans la région de

39 Le décor blanc sur rouge (WOR) correspond à des motifs blancs sont peint sur une surface préalablement peinte en rouge)

40 Les *adornos* sont des éléments modelés appliqués et incisés, caractéristiques des éléments en relief retrouvés parmi les décors dans la région Caraïbe. Ils peuvent avoir une représentation anthropomorphe ou zoomorphe.

la vallée du Cibao. La série s'étend dans le nord-ouest de l'île, se mélangeant avec la céramique de la série Ostionoïde pour devenir la série dominante. En République dominicaine, l'arrivée de la céramique Chicoïde de style Boca Chica va entraîner une coexistence et des mélanges dans la céramique Meillacoïde. La céramique Meillacoïde s'étend à Hispaniola, la Jamaïque, Cuba et le sud des Bahamas (Rose, 1992 ; Keegan & Hofman, 2017 ; Ulloa Hung, 2014 ; Véloz Maggiolo, 1993 ; Véloz Maggiolo *et al.*, 1981). Il existe plusieurs hypothèses concernant l'origine et la diffusion de la céramique Meillacoïde au centre nord de Hispaniola. Certains parlent d'irruption migratoire, de mélange et d'hybridation avec des styles extérieurs ou de développement local à partir des céramiques pré-Arawak et Ostionoïde (voir Ulloa Hung, 2014, p.102-108 ; Rouse, 1992 ; Véloz Maggiolo, 2001 ; Véloz Maggiolo *et al.*, 1981 ; Zucchi, 1990). La céramique Meillacoïde est très fine (3 à 7 mm) et sombre. Les récipients sont en forme de *in-turned*, de bateau ou sont des bols hémisphériques. Les bords des pots sont très caractéristiques, arrondis avec le dernier colombin replié et aplati vers l'extérieur créant une bordure de filet. La surface est lisse, mate, et brunie. Les récipients ont des anses ruban. Généralement les décorations sont situées entre le bord et l'épaule. On retrouve des sigmoïdes (appliqué modelé posé comme un serpent), des appliqués (appliqué, appliqué ponctué), des ponctuations (sur les parois et la lèvre) ou encore des *adornos* (anthropomorphes ou zoomorphes) posés au-dessus du bord de part et d'autre de celui-ci. Mais le décor le plus typique correspond à des lignes incisées fines (1 à 2 mm) parallèles ou en croisillon, faites sur une pâte à consistance humide (Keegan & Hofman, 2017 ; Rouse 1939, 1992 ; Ulloa Hung, 2014 ; Véloz Maggiolo, 1993 ; Véloz Maggiolo *et al.*, 1981).

De nombreux sites présentent à la fois du matériel Meillacoïde et du matériel Chicoïde (Ulloa Hung, 2014 ; Hofman *et al.*, 2018). La poterie de la série **Chicoïde** (environ 1100-1500 ap. J.-C.) est initialement issue du site de Boca Chica dans le sud-est de la République dominicaine. Cette céramique est plus épaisse (7 à 9 mm) et polie. Les formes typiques correspondent à des bouteilles à effigie, des jarres, des bols avec des bords évasés. Les récipients sont de couleur grise ou brune. L'engobe blanc poli est caractéristique pour le style Boca Chica de la série Chicoïde. Les décorations fréquentes sont des incisions larges et peu profondes (4 à 5 mm) organisées en motifs circulaires, ovales ou rectangulaires ou encore des lignes droites se terminant par un point. Contrairement au Meillacoïde, les décorations d'appliqué sont absentes sur les récipients Chicoïde. Enfin, les pots sont agrémentés d'*adornos* anthropomorphes ou zoomorphes (Keegan & Hofman, 2017 ; Ulloa Hung, 2014).

Dans les Petites Antilles, la céramique **Troumassoïde** tient son nom du site de la rivière Troumassée à Sainte-Lucie. Cette céramique est plus épaisse et plus grossière, avec des bords

et lèvres épaissis et rentrants. On observe des bases sur pied. Les morphologies céramiques sont variées avec des formes de bateau, rectangulaires, hémisphériques et des formes de cloche inversée. Apparaissent aussi les platines tripodes, spécifiques de cette période. La peinture rouge, voire rouge *buff-pink* persiste (Drewett, 1991). Certains décors disparaissent tels que les larges incisions profondes, les fines incisions en croisillon et la peinture. La décoration des modelé-incisés est plus élaborée (Allaire, 1997 ; Boomert, 2000 ; McKusick, 1960 ; Rouse, 1992). La céramique Troumassoïde a vu se développer aussi de nombreux micro-styles (Bullen, 1964 ; Keegan & Hofman, 2017 ; Rouse, 1992 ; Wilson, 2007).

La céramique **Suazoïde**, du site de Savanne Suazey à la Grenade, (900-1500 ap. J.-C.) est très grossière. C'est une céramique domestique qui présente souvent une surface *scratchée*. Le traitement de surfaces des récipients est de très mauvaise qualité. Bien que peu présentes, les décorations sont des impressions digitales sur les lèvres, du *scratching*, des incisions et de l'engobage rouge. Les récipients comprennent beaucoup de bols, des formes sur pied ainsi que des platines (Bullen, 1964 ; Rouse, 1992). On observe aussi la présence d'*adornos* représentant des têtes anthropomorphes aplaties (Petersen *et al.*, 2004, p. 29). Même si la céramique est essentiellement domestique et grossière, il a existé aussi (principalement au début) une céramique cérémonielle, plus fine et polie avec des décorations peintes polychromes, des incisions, des cercles ou des décors en ruban, sur le bord et les parois (style Caliviny) (Keegan & Hofman, 2017 ; Rouse, 1992).

Le **Cayoïde** (1430-1620 ap. J.-C.) a été trouvé pour la première fois près de la rivière Cayo à Saint-Vincent et se retrouve dans la plupart des îles-sous-le-Vent. La céramique Cayoïde présente des similitudes décoratives et morphologiques avec les séries Meillacoïde et Chicoïde des Grandes Antilles, le style Koriabo du continent sud-américain, ainsi qu'avec la série Suazoïde des Petites Antilles du sud (Boomert, 1986, 1995 ; Hofman, 2013 ; Hofman *et al.*, 2019). L'argile Cayoïde contient parfois du caraïpé (*Licania sp.*) comme dégraissant, originaire du continent. Les récipients présentent une variété de formes dont certaines sont très complexes avec des petits *adornos* anthropomorphiques faits de boules d'argile ou encore des jarres (contenant à cachiri/ouicou). Une autre forme caractéristique est un bol ouvert avec des bords dentelés présentant souvent de la peinture à l'intérieur. Parmi les décors on retrouve des appliqués, des modelages géométriques, zoomorphes, des incisions, des ponctuations, des *notched fillet*⁴¹ ou encore de la peinture (rouge, blanche, noire et jaune) (Hofman *et al.*, 2021, 2022a).

41 Les *notched fillet* sont des modelages composés d'une série d'incisions courtes verticales, ils sont positionnés généralement sur la carène ou le point d'inflexion du récipient.

La série **Araquinoïde** (600-1500 ap. J.-C.) trouve son origine au bas de la rivière Orénoque au Venezuela d'où elle s'étend sur les côtes des Guyanes. A Trinidad émerge le complexe Bontour qui selon Boomert (1985, 2009, 2010) a influencé les céramiques Post-Saladoïde des Petites Antilles du Sud. Les formes typiques sont des bols ovales à bord capitonné. Les anses sont dentelées, cornues ou rectangulaires. Les décorations sont des motifs incisés.

La série **Mayoïde** (1450-1750 ap. J.-C.) apparaît sur les côtes des Guyanes et se diffuse à Trinidad. La céramique Mayoïde est fabriquée durant la période de contact et peut-être jusqu'au 18^{ème} siècle et se retrouve souvent associée à la céramique Araquinoïde guayabitan, sur des sites d'occupation espagnole. C'est une céramique dégraissée au *caraipé* et fine (4 à 6 mm). Les formes sont des jarres à encolure de type *buck pot* des Guyanes, des bols ouverts, des bouteilles ou de grands récipients à *ouicou*. Les décorations sont rares: des boutons simples ou incisés sur la panse et/ou de la peinture rouge ou noire sur les récipients. La céramique Mayoïde montre une forte ressemblance avec la céramique Cayoïde des Petites Antilles (Boomert, 2010, 2014, 2016).

La production céramique dans la région Caraïbe apparaît dense et diversifiée. De nombreux styles ont été décrits par les archéologues. A partir de l'arrivée de Colomb, les récits des premiers chroniqueurs peuvent renseigner sur la fabrication des récipients céramiques. Ces sources informatives décrivant la poterie sont importantes pour comprendre les changements de la production ou les changements liés à l'invasion coloniale, qui ont transformé la culture matérielle dont la céramique.

2.3.2 Poterie de la période coloniale: La production céramique des Petites Antilles d'après les premières sources historiques

Les sources historiques, bien que nombreuses, ne livrent que peu de détails sur l'activité potière. Les informations à disposition ne concernent que les Petites Antilles. La plupart des chroniqueurs ne mentionne pas le genre des potiers (Hofman & Bright, 2004 ; Pinchon, 1961, p. 72 ; Petitjean Roget, 1995). Mais selon de La Borde (1674, p. 21-23), la céramique est produite par les femmes. Le nom de potière se traduit par *ategoútinum canali* ou *boutáli* en langage Caraïbe (Breton, 1666, p. 305). L'Anonyme de Saint-Vincent (1961, p. 79) livre une description précise de la chaîne opératoire de fabrication (voir aussi Allaire, 1977, p. 46-49, Petitjean Roget, 1995, p. 166 ; Pinchon, 1961, p. 79-80), permettant de reconstituer les différentes étapes de fabrication, c'est-à-dire l'approvisionnement en argile, la préparation de

la pâte, le façonnage, la finition, la décoration, le traitement de surface et enfin la cuisson. La première étape est l'approvisionnement en argile et la préparation de la pâte que l'Anonyme de Saint-Vincent (1961, p. 79) décrit ainsi : « Ils ramassent quantité de terre grasse qu'ils exposent au soleil pour bien la sécher et la mettre en poussière ; ils la passent dans différents tamis jusqu'à ce qu'il n'y reste aucune pierre, ils la pétrissent ensuite avec un peu d'eau et de la gomme de certains palmiers sauvages pour consolider cette pâte ». Sur le façonnage des récipients, il poursuit : « Ils en prennent ensuite la quantité nécessaire pour l'ouvrage qu'ils se sont proposés, qu'ils étendent sur une pierre plate et peu à peu luy donne une grande largeur, et si c'est pour en faire un pot, à mesure qu'elle durcit, ils soulèvent doucement les extrémités de cette pâte qu'ils rapprochent du centre en l'élevant et, avec le pouce, ainsi que nos potiers ils forment le fond dans le tem qu'avec leurs autres doigts.» (L'Anonyme de Saint-Vincent, 1961, p. 79). Une fois la poterie façonnée, « ils en polissent l'extérieur et cimentent les fentes qui se ferment par l'arrondissement ; enfin, avec l'aide du tems, ils ont un vase mais qui n'a ni proportions, ni figure déterminée et trop peu de solidité et est trop massif en certains endroits et trop faible dans d'autres. A l'égard des marmites, il leur faut encore plus de tems et travail, car, après qu'ils ont fait cette marmite, il faut qu'ils cherchent les endroits les plus faibles pour les enduire avec de la terre glaise tant en dedans qu'en dehors, et ensuite, avec une écaille de poisson ou une pierre tranchante, ils le polissent de manière que le vase soit uni de crainte que la violence du feu ne le fasse éclater. » (L'Anonyme de Saint-Vincent, 1961, p. 79). Les écrits historiques précisent aussi que les pots étaient recouverts d'une couche de vernis, faite avec de la résine naturelle de l'élémi (*Hymenaea Courbaril*) (Breton, 1665). Ce vernis était appliqué sur des pots recouverts de suie donnant une couleur noire aux récipients mais pouvaient aussi avoir des teintes gris/jaune ou autre (Breton, 1665 ; Pelleprat, 1963, p. 30). Somme toute, cette enduction devait être d'excellente qualité au point que les pots aient été confondu avec du fer par les explorateurs (Colomb, 1993 ; Furetière, 1978). Quant aux décorations, il semble difficile de décrire les possibles décorations appliquées sur les céramiques à partir des simples sources historiques, qu'il s'agisse du type de motifs, de leur mode d'application ou encore de la technique employée. Mais certains chercheurs avancent l'hypothèse que les céramiques n'étaient pas décorées (Allaire, 1977 ; Boomert, 1986, 1995 ; Hofman & Bright, 2004 ; Petitjean Roget, 1995). Enfin, concernant la cuisson, l'Anonyme de Saint-Vincent (1961, p. 79) explique que « (...) quand ils [les récipients] sont assez secs, ils les mettent auprès d'un grand feu qui leur donne bonne cuisson sans les faire fendre ». Afin de favoriser la cuisson les Kalinago/Kalipuna utilisaient des poux de bois dans leurs contenants et faisaient « un feu qui n'est pas ardent, les sauvages en entourent et remplissent leurs canaris, y mêlant un peu de bois pourri et sec parmi, elles n'ont

point d'autres fourneaux que cela, le feu y étant mis, ils cuisent quasi sans risque, parce que le feu n'est pas trop vif, on les nomme tete de negre... » (Breton, 1665, p. 176). Pour expliquer la variété des formes des pots, Petitjean Roget (2015b) nous révèle que Marthyr d'Anghieria, repris par Breton (1665), avance qu'« en pénétrant dans les maisons, [ils] virent qu'ils possédaient des poteries de tout genre, des jarres, des pots, des carafes et d'autres sortes de récipients qui ressemblent aux nôtres ». En effet, cette variété de formes va de pair avec la fonction et l'usage de ces ustensiles car selon l'Anonyme de Saint-Vincent, cité par Pichon (1961, p. 79) « pour leurs ustensils de terre, leurs principaux sont deux grands vases, l'un pour mettre leur eau, l'autre pour garder de Yoikou (...) une ou deux marmites, et un vase pour mettre le roucou. Ils en font aussi quelques autres plus ou moins grands pour d'autres usages ». Les chroniqueurs ont identifié deux catégories de récipients, aux proportions différentes correspondant à des fonctions différentes. Ainsi, les petits pots servent à cuire, mijoter, rôtir des aliments, rôtir le poisson ou encore contenir le roucou (Barbotin, 1974 ; Breton, 1665) tandis que les grands contenant *Canari* ou *Canálli*, servent pour la préparation du *Ouicou*, *Oüycou*, bière de manioc ou de patate douce (Anonyme, 1975 [1659] ; Anonyme de Carpentras, 2002, p. 131 ; Breton, 1665, p. 107, 1666, p. 59 ; Maurile de Saint Michel, 1963, p. 56 ; Moreau, 1987, p. 132 ; Rochefort, 1658, p. 471). Il existe aussi des pots destinés à stocker des aliments secs ou des liquides (Hofman & Bright 2004, p. 86). Dans ce contexte, de La Borde (1992) parle de *canari* à bout pointu⁴² et Breton (1665) de *canari* sans fond pour décrire ces types de pots. Il faut préciser que les Kalinago/Kalipuna ont aussi fabriqué des *boutalli* (vocabulaire des hommes) ou *bourrelet* (vocabulaire des femmes), une sorte de platine circulaire posée sur trois pierres et qui servait à cuire la farine de manioc (de La Borde, 1674, p. 25 ; Breton, 1665, p. 93-94, 1666, p. 297 ; Moreau 1987, p. 131). La platine est aussi mentionnée dans les écrits des Grandes Antilles de Las Casas (1875, p. 312) sous l'appellation de *burèn* posée sur trois ou quatre pierres. Enfin, les chroniqueurs font aussi mention de vases funéraires pour mettre les sépultures (Anonyme de Carpentras, 2002, p. 191 ; La Borde, 1674, p. 37 ; Chevillard, 1973). Selon Boomert (1995, p. 25 ; 2011, p. 295), les deux grandes catégories de récipients petits et grands répondaient à des fonctions associées à une dichotomie à la fois linguistique et de genre. En effet, les récipients attribués aux hommes seraient linguistiquement rattachés aux langues Caribes. Il s'agit de pots bien finis, d'usage cérémoniels pour stocker la bière *ouicou* ou utilisés pour les fêtes communautaires. La deuxième catégorie de récipients, serait d'affiliation linguistique Arawak ou européenne. Elle comprend des pots plus petits, essentiellement

42 Sont aussi répertoriés des brûle-parfums, des dessus de vase (Anonyme de Carpentras, 2002, p.146 ; Breton, 1665, p. 115).p

utilitaires, servant pour la préparation des aliments, dont les platines. Enfin l'Anonyme de Carpentras (2002) révèle que l'utilisation des récipients s'accompagne de tabous. Ainsi l'acte de plonger une céramique dans la rivière est considéré comme nuisible au village pouvant aller jusqu'à la destruction de celui-ci.

Ainsi, les sources historiques, nous permettent de reconstituer le processus de fabrication des céramiques des récipients des Kalinago/Kalipuna. Au moyen du colombin, technique principale utilisée⁴³, des pots de petites et grandes tailles ont été manufacturés à des fins à la fois domestiques et rituelles. Les surfaces sont ensuite traitées par enduction de suie ou par enfumage. Par la suite, les pots sont cuits, posés en contact direct avec le combustible dans une cuisson ouverte. Les formes présentent des bols simples ou pointus et la décoration est absente (Allaire, 1977, p. 67).

La colonisation des îles de la Caraïbe a entraîné un changement dans les cultures et traditions des groupes culturels. La situation est toute autre en Guyane où des communautés amérindiennes ont perduré jusqu'à nos jours.

L'observation des traditions potières aide à mieux comprendre les évolutions des techniques de fabrication. Elle constitue aussi un « savoir de référence » (Gallay, 1986, p.169) qui peut nous aider à mieux appréhender ce que les objets seuls ne peuvent nous « dire ». L'ethnographie étant un volet de mon approche holistique, j'ai rendu visite à des potières dans la Caraïbe (voir chapitre 6) après avoir fait une revue de la production traditionnelle dans ses pluralités historiques : création Folk nouvelle dans la Caraïbe et continuité amérindienne en Guyane.

2.4 Observations ethnographiques de la production de céramique contemporaine

2.4.1 Les potières dans l'archipel

Il existe encore dans la Caraïbe quelques potiers qui façonnent leurs pots sans avoir recours au tour et donc à l'énergie cinétique rotative (ECR). La technique dite traditionnelle, afro-caribéenne (Petersen *et al.*, 1999) ou Folk, *Heritage pottery* (Fay, 2008 ; Hofman & Bright, 2004) perdue dans les îles de Hispaniola (en République dominicaine), de Antigua, Nevis, de la Jamaïque, de Sainte-Lucie et encore il y a quelques années à Sainte-Anne en Martinique. Elle a été étudiée par certains ethnologues et archéologues au cours des cinquante dernières années (Beuze, 1990 ; Ebanks, 1984 ; Del Castillo & García Arévalo, 1989 ; Fay, 2008 ; García

⁴³ En plus de la technique du colombin, il se pourrait que la technique de façonnage par moulage et par modelage ait existé, selon les descriptions faites (Allaire, 1977).

Arévalo, 1975, 1991, 2006, 2018 ; Grigsby, 1962 ; Handler, 1964 ; Hauser & Handler, 2009 ; Heath, 1988 ; Hofman & Bright, 2004 ; Keegan *et al.*, 2003 ; Mckusick, 1960 ; Merrill, 1958 ; Platzer, 1979 ; Petersen *et al.*, 1999 ; de Roo Lemos, 1979 ; Ulloa Hung, 2018 ; Vérin, 1961 ; Victor, 1941 ; Werhart, 1986).

A partir des études réalisées dans la Caraïbe principalement par Fay (2008) et de Roo Lemos (1979) mais aussi avec les travaux de Vérin (1961) et Hauser et Handler (2009), les chaînes opératoires de production céramique sans le tour ont été reconstituées, d'abord à la Jamaïque (Grandes Antilles) puis à Nevis, Antigua et en Martinique (Petites Antilles). Des potières traditionnelles sont connues en République dominicaine (García Arévalo, 1991, 2018 ; Ulloa Hung, 2016, 2018) et à Sainte-Lucie (Hofman & Bright, 2004 ; Fay, 2008, 2017 ; McKusick, 1960 ; de Roo Lemos, 1979 ; Vérin, 1961, 1967 ; Victor 1941) où elles ont fait l'objet d'observations ethnographiques. C'est donc à Sainte-Lucie et en République dominicaine que mes enquêtes ethnographiques ont été menées. Les résultats ne sont pas présentés ci-dessous mais sont détaillés dans le chapitre 6. La présentation suit le modèle de séquence de production à savoir l'acquisition de la matière première, le façonnage, la finition/traitement de surface et la cuisson.

En Jamaïque⁴⁴, les potières traditionnelles, peu nombreuses, sont localisées dans la capitale Kingston. Concernant l'acquisition de la matière première, l'argile récoltée dans une source à proximité de l'habitation, contient des inclusions fines. Elle est préparée par pétrissage à la main, une première fois pour retirer les impuretés. Le jour de la fabrication, l'argile est mélangée à du sable fluvial et est de nouveau pétrie à la main. Sur un support passif, rond, en céramique utilisé pour permettre de tourner plus facilement la pièce et appelé *keke*, la potière façonne son pot. L'ébauchage est fait avec des colombins épais. La potière commence par la base et écrase un colombin en spirale puis rajoute d'autres colombins pour monter les parois. La lèvre est préformée au doigt puis par pressions continues avec un linge mouillé. Les potières mettent en forme les parois par un raclage de la paroi intérieure à l'aide de racloirs en calebasse, *pot spoon*, ou en plastique. Les anses sont posées sur les parois externes avant que celles-ci soient lissées dans un mouvement vertical de la base au bord, avec un stick en bois bien poli. Les surfaces sont par la suite traitées par enduction d'une couche ferreuse⁴⁵, ce qui leur confère un aspect brillant. Après une période de séchage dehors, la cuisson se fait par empilage de pots qui sont entourés de bois et fumier sec de vache dure environ deux heures. Enfin, les pots se

44 Les observations en Jamaïque proviennent de Fay (2008).

45 Il n'est pas précisé si cette étape a lieu avant ou après la cuisson.

présentent sous diverses formes telles que des poêles à charbons, des cruches *Monkey* mais principalement des bols *yabba*⁴⁶.

A Antigua, la production céramique afro-caribéenne se fait dans la communauté de Seaview Farm et à Nevis, dans la communauté de Newcastle⁴⁷. Il est intéressant de constater que les chaînes opératoires ont évolué au cours des différentes observations réalisées par Handler (1964), Nicholson (1990), Fay (2008) ainsi que Hauser et Handler (2009)⁴⁸. Selon les descriptions faites dans les années 60-80 par Handler (1964) et Nicholson (1990), l'acquisition de la matière première se fait dans des sources environnantes des habitations puis l'argile est transportée sur la tête de la potière. Arrosée d'eau, elle est ensuite mise en boules et empilée sous un linge humide. Quant au façonnage, sur une planche de bois posée au sol et utilisée comme une tournette, la poterie est ébauchée sur masse d'argile puis par éléments assemblés⁴⁹. Une masse d'argile est creusée en son centre par la technique du modelage par pincement. Des colombins sont ensuite ajoutés, au fur et à mesure, pour les parois. Le préformage se fait par raclage des surfaces interne et externe. Pour la finition et le traitement de surface, les pots sont lissés avec un chiffon mouillé et dès que la surface est à consistance cuir, elle est enduite d'un engobe rouge. La cuisson se fait toujours en un lieu fixe, préétabli. Sur un lit de cendres antérieures, les poteries sont posées sur du bois puis sont recouvertes de feuillages vert. La cuisson dure environ une heure. Les formes produites sont des *coalpot* (réchaud), des jarres *monkey* et des pots à fleurs. Après 1981, les potières vont produire des pots à fleurs, *coalpot* et cendrier, à des fins touristiques. Enfin, durant cette période, les décorations consistent en des *finger indentations* (impressions dentelées faites avec les doigts) (Nicholson, 1990, p. 437). Puis au début des années 2000, suite à une autre série d'observations, Fay (2008) puis Hauser (Hauser & Handler, 2009), relèvent qu'il ne reste que peu de potières malgré une nouvelle dynamique instaurée avec la mise en place d'une coopérative économique⁵⁰. La production est

46 Les récipients *yabba* de la Jamaïque ou coco nèg de la Martinique, sont aussi des céramiques faites à la main, retrouvées dans les plantations coloniales de la Caraïbe, plus particulièrement dans les zones des villages des africains esclavagisés. Il s'agit d'une production faite et utilisée par les esclavagisés nommé *afro-Caribbean ware* (Kelly & Wallman, 2014).

47 Observations à Antigua et Nevis d'après Fay (2008) et Hauser (2011).

48 Il est difficile de savoir si cela est lié au vocabulaire différent et/ou à la différence de détails présentés. Il est très intéressant de noter que Hauser a rendu visite aux potières d'Antigua en 2009, pour une analyse diachronique dans la continuité du travail de Handler. Hormis quelques variantes, il constate que la production céramique est la même. Il ajoute même quelques informations sur les types d'outils. Dès lors, il a référencé les raclours en calebasse et les pierres à polir qui servent à traiter la surface.

49 Hauser et Handler (2009, p. 3) parlent de modelage bien que notre relecture de l'article de Handler (1964, p. 184) nous décrive un modelage suivi d'un montage par éléments assemblés (autre qu'un montage au colombin): « Au fur et à mesure que les parois émergent de la première boule d'argile, un autre petit morceau est prélevé dans l'argile préparée et façonné sur le vaisseau émergent ».

50 Aujourd'hui il ne reste plus qu'une seule potière traditionnelle à Antigua, Hyacinthe Hillhouse, à qui j'ai rendu visite en Août 2022. Elle travaille et vend sa production dans son atelier, Elvie Pottery shop, situé à Seaview Farm.

domestique à Antigua, tandis qu'elle est devenue touristique à Nevis. La production céramique est une activité secondaire, exercée par les femmes, en plus de leurs tâches agricoles principales. Hormis quelques petites différences, précisées au besoin, la production céramique d'Antigua et de Nevis est similaire. A Antigua et Nevis, l'argile extraite est transportée à l'atelier⁵¹. Les potières se souviennent d'une opération de pétrissage au pilon pratiquée dans le passé alors que de nos jours l'argile est préparée par malaxage à l'aide d'un moulin électrique (Fay, 2008). Lors du façonnage, la base est ébauchée par martelage avec le poing puis des colombins permettent de monter les parois. A Nevis, la potière travaille assise sur une table ou debout autour de celle-ci. Quand la pâte est à consistance cuir, elle est rabotée pour finaliser la forme. Pour le traitement de surface, les potières de Nevis vont alors appliquer une couche d'engobe rouge sur la céramique avant de la polir. Au sujet de la cuisson, quelques variations sont à noter entre les deux îles dans les matériaux utilisés pour la combustion dont l'accessibilité diffère. Les récipients sont cuits en contact avec le combustible, en cuisson ouverte, après une période de séchage. A Antigua, les potières vont utiliser des branchages et surtout des herbes séchées, plus abondantes, alors que les potières de Nevis utilisent du bois de coco et de coprah. La cuisson est d'environ une à deux heure(s). Les formes sont des pots à fond rond, des réchauds au charbon et des pots à fleur.

La Martinique⁵² comptait dans la ville de Sainte-Anne, de nombreuses potières, jusqu'au début des années 80. L'une des recherches ethnographiques les plus complètes et récentes est celle de Noelle de Roo Lemos (1979). La fabrication de la poterie était une activité domestique perpétrée pendant de nombreuses générations, exercée en complément des travaux de jardin ou autre⁵³. Bien que la céramique soit une activité principalement féminine, certains hommes pouvaient prendre part au processus. La production a lieu dans un espace dédié, souvent un atelier ou *gaulette ti-baume*, en patois. L'acquisition de l'argile se fait à proximité de la ville, même s'il n'est pas spécifié de distance car la potière peut y retourner très régulièrement, en fonction des besoins et commandes. A l'aide d'un coutelas (*machete*) la terre est extraite par motte, transportée sur la tête puis débarrassée des impuretés grossières. Après séchage d'un à deux jour(s), la terre est broyée à l'aide d'un pilon ou *pilon tè*. Ce pétrissage peut être fait par un homme ou une femme en position assise ou debout. La terre est ensuite tamisée à l'aide d'un *lébiché*, gorgone locale, posé sur un *coui* ou *canari*. Avant de poursuivre, la potière prépare le

51 A Nevis, l'argile était récoltée à proximité du village, mais les constructions contemporaines ont obligé les potières à modifier l'approvisionnement et la préparation qui nécessite l'aide d'un moulin à vent

52 Les observations en Martinique sont basées sur les travaux de Noelle de Roo Lemos (1979).

53 En effet, la production céramique n'a jamais été considéré comme une activité comme les autres, les potières étant considérées comme des « ménagères » (de Roo Lemos, 1979, p. 13).

levain, *l'vain*, mélange de copeaux de terre provenant des étapes de préformage, avec de l'eau détrempée. Puis, la potière malaxe le mélange de pâte tamisée et de levain. Le façonnage, diffère selon les artisans, dans la succession des étapes du façonnage. La potière commence par l'ébauchage d'une base. Une masse d'argile est pétrie et aplatie avec les mains sur la planche de travail afin d'obtenir une galette. La potière continue par un ébauchage aux colombins par écrasement sur la paroi interne, selon le procédé de montage en segments (les colombins sont épais et courts, environ 5 cm de diamètre et 30 cm de long) (de Roo Lemos, 1979). La base est consolidée avec un renfort interne. Durant l'étape de préformage, la paroi externe est raclée avec les doigts mouillés dans un mouvement vertical, horizontal ou hélicoïdal. L'intérieur du récipient est raclé avec l'estèque de calebasse, *couébi*⁵⁴ régulièrement humidifiée. La lèvre du récipient est faite en ajoutant de très petits colombins, mise en forme par pressions continues, entre les doigts, humidifiés et coupés à l'ongle. A l'aide d'un tissu mouillé, *linge dgelle*, la lèvre est lissée puis arrondie. S'en suit, l'application des poignées, petits boudins d'argiles appliqués sur la paroi externe. Ces dernières peuvent être décorées au doigt. Quand la pâte est à consistance cuir, le récipient est raboté avec un couteau fait en fragment de *canawi* (morceau de plastique dur) humidifié. Pour la finition, les surfaces sont régularisées par un lissage sur pâte réhumidifiée. Puis les récipients restent à sécher environ trois à quatre jours. A l'aide d'un galet de rivière ou de bord de mer, *roch frotté*, humidifié avec sa langue, la potière va ensuite brunir la surface. Quand un nombre suffisant de pots a été façonné, la cuisson peut être envisagée. Juste avant celle-ci, les potières mettent les pots à sécher, une nouvelle fois, mais à l'extérieur à l'ombre, pendant deux à trois heures. Les pots sont placés sur les pierres et légèrement espacés, disposés sur un lit de branchages. L'ensemble est par la suite recouvert de bois et branchages. La cuisson dure environ une demi-heure. Diverses formes sont produites par les potières, nommées en langue créole *Canawi*. On retrouve le plus fréquemment le *coco nègue*, la *casserole*, et la *léchuite* à fond rond ; le *tesson* et le pot de fleurs à *fond carré* (de Roo Lemos, 1979, p. 31).

2.4.2 Observations ethnographiques sur la production de céramique en Guyane

Dans toute la Caraïbe, des potières produisent encore des récipients de façon traditionnelle, à la main, sans le tour à la main. Cependant, elles sont de moins en moins nombreuses ou commencent à adopter le tour. Pour trouver d'autres potières qui maintiennent cette tradition de production manuelle dans la région, il faut se diriger vers les Guyanes, où un grand nombre

54 Un couébi est un racloir en calebasse légèrement concave et ovale.

d'enquêtes ethnographiques a été réalisé. Il s'agit le plus souvent des travaux réalisés auprès des groupes Palikur, Kali'na et Wayana (Bel, 1995, 2009 ; Cornette, 1991 ; 1992 ; Collomb, 2003 ; Coutet, 2010 ; Duin, 2001/2002 ; Gaspar, 2019 ; Rostain, 1990, 1992 ; Vredembregt, 2002) . La section suivante est un condensé des enquêtes menées par les chercheurs à propos des processus de fabrication de céramique observés chez les potiers des groupes Palikur et Kali'na⁵⁵. Une certaine homogénéité des méthodes et techniques m'autorise à présenter les différentes étapes ensemble. Cependant, quand des différences ont été enregistrées, elles sont précisées dans le texte. La chaîne opératoire reconstituée suit le modèle suivant, à savoir : acquisition de la matière première, préparation de la pâte, façonnage (ébauche et préformage), finition, traitement de surface, décoration pré-cuisson, cuisson, décoration en post-cuisson.

La production amérindienne des groupes des Guyanes, observée au cours des vingt dernières années, est une activité essentiellement féminine⁵⁶. C'est une activité secondaire, réalisée dans un atelier situé le plus souvent au domicile de la potière et à des fins commerciales. L'approvisionnement en matière première peut se faire à grandes distances en fonction de la qualité souhaitée et recherchée par les potiers. L'argile est récupérée dans les lits ou berges de rivières, ou encore à l'intérieur des terres. Elle peut être récoltée en profondeur, dans des fosses creusées ou en surface. C'est une activité pénible qui peut se faire en partie ou totalement par les hommes du groupe, même si cela est rare (Rostain, 1990).

Certaines périodes de l'année sont plus propices à la collecte de l'argile que d'autres, variant en fonction de la saison ou de la lune. Enfin de nombreux tabous et mythes entourent cette phase d'acquisition de matière première (comme l'interdiction de fabrication de poterie par les femmes enceintes ou menstruées, la jarre à cachiri et l'argile constituante étant considérée comme la matrice maternelle (Fleury, 2010). Lors de la préparation de la pâte, l'argile est pétrie avec un pilon. Les potières peuvent indépendamment utiliser l'argile immédiatement ou la laisser pour une utilisation ultérieure. Dans ce second cas, elle est séchée, broyée et tamisée pour être utilisée comme poudre, ou peut être conservée avec réhumidification régulière jusqu'à emploi. Les potières utilisent des écorces de kwep ou kwepi (nom chez les Kali'na) (*Licania*

55 Pour une présentation détaillée des techniques de la chaîne opératoire de manufacture céramique des groupes amérindiens des Guyanes, voir Rostain (1994) et Coutet (2010).

56 « Car jadis, comme l'enseignent les récits mythologiques, les Wayana-Aparai recevaient toutes leurs terres cuites de la Mère de la Poterie. C'est elle qui leur prodiguait les platines à galettes de manioc, les grandes jarres à cachiri, les marmites à cuire et les récipients à boire. Mais depuis qu'un jour une Wayana indisposée s'est rendue auprès de la gardienne, le trésor a tari et ce sont les femmes qui doivent façonner et cuire l'argile » (mythe Wayana cité par Schoepf dans Rostain, 1992, p. 93). Les hommes peuvent participer au processus, notamment dans la décoration (Rostain, 1990).

sprucei ou *Licania alba*)⁵⁷ (Bel *et al.*, 1995 ; Grenand & Prevost, 1994 ; Rostain, 1990 ; 1994), comme dégraissant, qui sont laissés à sécher. Après quelques temps le kwepi est brûlé, broyé avec un pilon et enfin tamisé. La poudre obtenue sert de dégraissant. Le mélange de l'argile et du dégraissant varie dans les proportions ou encore dans l'ajout d'eau selon les groupes et les potiers. Ainsi, chez les Wayana, les potières « vont préférer une argile sableuse ne nécessitant pas l'ajout de dégraissant, alors que la situation inverse s'observe chez les Palikur » (Rostain, 1992, p. 253-254). Concernant le façonnage, l'ébauchage de la base se fait sur masse d'argile modelée dans la paume d'une main par aplatissement, *tapping*, ou posée sur une planche en bois. Dans les deux cas la potière cherche à obtenir une galette plane et arrondie⁵⁸. Le corps du récipient est fait par superposition de colombins épais et courts, en segments⁵⁹. Ceux-ci sont ensuite fortement étirés et joints par pressions digitales. Le montage diffère selon les groupes : les colombins sont montés en anneaux chez les Kali'na avec des colombins longs superposés tandis qu'ils sont posés en biseau interne ou externe⁶⁰ ou en segments chez les Palikur. Une fois les colombins joints, le préformage consiste en un raclage. Chez les Kali'na, le raclage peut être vertical et/ou horizontal, d'abord au doigt, puis avec un outil dentelé ou à bout plat pour régulariser la paroi. Pendant cette étape, une main est utilisée pour le raclage tandis que la main opposée soutient la paroi. Dans les deux cas, si le récipient dispose d'une forme infléchie, celle-ci est faite par des pressions dues au racloir. Chez les potières Palikur, le préformage consiste en un raclage léger. Chez les potières Kali'na et Palikur, la lèvre est ébauchée par pincement entre le pouce et l'index mouillés. La finition et le traitement de surface des poteries Kali'na et Palikur ont tout autant un but fonctionnel qu'esthétique. La finition consiste en un lissage qui peut se faire rapidement à main mouillée. Une estèque de calebasse peut aussi être utilisée afin de permettre une égalisation des surfaces. Il arrive que les potières utilisent une feuille de Maripa (*Maximiliana maripa*), une pierre ou un champignon comme lissoir (Rostain, 1992). Pour le traitement de surface, après une période de séchage, les potières ont recours à divers outils pour un brunissage plus ou moins intense. Elles utilisent souvent un galet ou une graine de maripa (*Maximiliana maripa*). Elles peuvent aussi utiliser du maïs ou encore des feuilles d'arbuste (*Dileniaceae Sp.*), des graines, des morceaux

57 Le Kwep ou Kwepi (*Licania sprucei* ou *Licania alba*) est le nom de l'arbre ou du dégraissant en lui-même. Difficiles à trouver, les écorces de ces arbres sont récupérées lors des expéditions en forêt.

58 D'autres techniques sont décrites dans la littérature mais ne sont plus observées par les enquêtes ethnographiques récentes.

59 Rostain (1992) parle de montage en plaque, mais en terme technologique, il s'agit d'un montage en segment.

60 D'autres techniques de montage existent comme inventoriées par Rostain (1992, p. 259) dans ces collections archéologiques. Après une pose de deux colombins étirés, la consolidation se fait par des pressions digitales ou dans quelques cas par ajout de pâte.

d'os ou encore de la résine. Parfois, après un à trois jour(s), les potières Kali'na, peuvent engober les parois des récipients avant ou après la cuisson. La cuisson est réalisée après un temps de séchage des pots, en extérieur, au milieu de la journée. Les pots sont posés au sol, parfois sur un lit de tessons et/ou écorces au-dessus duquel est apposée une structure pyramidale de bois. La cuisson dure quelques heures (sans que cela soit précisé), bien que les pots restent jusqu'à refroidissement total (en général la nuit). Depuis quelques années, on observe aussi l'emploi de bidons métalliques dans lesquels les pots sont mis à cuire et autour desquels du bois est mis à brûler (Coutet, 2010, p. 163). Rostain (1992, p. 267) nous apprend aussi que de nombreux tabous entourent la phase de la cuisson. Les décorations pré-cuisson tels que les incisions, sont appliquées juste après le lissage chez les potières Kali'na, sur pâte humide. Par contre, dans la cas de décorations post-cuisson, il s'agit de motifs peints avec des pigments végétaux et minéraux. Les potières peuvent enfin vernir les récipients avec une résine végétale (Ahlbrinck, 1931, p. 234 ; Cornette, 1991, 1992). Comme le précise Bel *et al.*, (2014, p. 134) « elle est chauffée puis apposée sur la céramique. C'est une résine que l'on fait fondre sur la céramique, préalablement chauffée, et qui dépose un vernis, telle la résine de courabaril ou simili (*Hymenaea courbaril*) » (Delawarde, 1967 ; Grenand & Prevost, 1994). Notons aussi que chez les Palikur, les décorations post-cuisson d'engobage ou encore l'application des motifs sont réalisées par hommes (Rostain, 1992).

Les observations ethnographiques des potières donnent des clés pour mieux appréhender les études des céramiques archéologiques. Celles-ci, très abondantes dans les fouilles ont fait l'objet de nombreuses études, pendant longtemps d'ordre chrono-culturelle. Cette classification a aussi guidé les recherches dans la Caraïbe.

Ce chapitre a permis de poser les fondements des connaissances de la fabrication de la céramique dans la Caraïbe à travers les sources ethnographiques, historiques et les sources archéologiques. J'ai aussi pu faire un état des lieux des recherches céramiques, qui ont permis d'établir une chronologie, notamment basée sur un modèle pan caribéen qui tient compte des réseaux d'interactions et d'échanges régionaux (Hofman & Bright, 2010 ; Hofman *et al.*, 2008b). En effet, les recherches ont montré que dans les Grandes Antilles, les populations constituent une « mosaïque multiculturelle » (Wilson, 1993). Elles partageant une identité taïno, *tainoness* traduisant des interactions de groupes d'origines diverses (Oliver, 2009 ; Rodríguez Ramos, 2007, 2010 ; Wilson, 2007). Les Petites Antilles sont aussi une région de brassage de population avec la côte nord du continent sud-américain (Bérard, 2018, 2019 ; Boomert, 2000 ; Bright, 2011 ; Curet & Hauser, 2011 ; Hofman & Bright, 2010 ; Hofman &

Hoogland, 2014 ; Hofman *et al.*, 2007, 2014, 2021 ; Keegan & Hofman, 2017 ; Mol, 2014). Ainsi, à l'aube de l'arrivée des Européens, toute la région Caraïbe est le terrain de dynamiques sociales et culturelles qui vont être bouleversées. Ces interactions culturelles et les mixités induites sont souvent invisibilisées par des schémas de classifications traditionnelles qui ne prennent pas assez en compte ces dynamiques sociales (voir aussi Hofman, 1993 ; Delpuech & Hofman, 2004). Elles doivent dorénavant tenir une place importante dans la compréhension des populations amérindiennes. Dès lors, nous tentons d'appréhender les chaînes opératoires de production céramique de la période précoloniale, coloniale et récente, par le concept de créolisation. J'ai ainsi eu recours au concept de « créolisation » qui répond le mieux à la problématique de brassage de cultures, comme nous allons l'aborder dans le chapitre suivant.